

# La Revue Nationale

Organe  
de la Société  
Saint-Jean-Baptiste  
de Montréal

## SOMMAIRE

|                                                                                                               | PAGES |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Condoléances                                                                                                  |       |
| ..... La Direction                                                                                            | 107   |
| Le Docteur Jacques Labrie                                                                                     |       |
| ..... L'abbé Elie-J. Auclair                                                                                  | 108   |
| La Famille et la Nation                                                                                       |       |
| ..... J.-Théo. Benoît                                                                                         | 115   |
| Protection sociale                                                                                            |       |
| ..... Arthur Paulet, N.P.                                                                                     | 121   |
| Bibliographie                                                                                                 |       |
| .....                                                                                                         | 123   |
| Après le congrès d'Edmonton                                                                                   |       |
| ..... J.-E. Laforce                                                                                           | 124   |
| Découvrons l'Amérique du Sud                                                                                  |       |
| ..... Jules Ledoux                                                                                            | 127   |
| Bibliographie                                                                                                 |       |
| .....                                                                                                         | 129   |
| Les conférences populaires — L'enquête de<br>notre revue — Réponse de l'honorable<br>N.-A. Belcourt, sénateur | 130   |
| Bibliographie                                                                                                 |       |
| .....                                                                                                         | 131   |



# LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Fondée en 1834

## Conseil général

*Aumônier général:* Mgr l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

*Assistant-aumônier général:* M. OLIVIER MAURALT, p.s.s., supérieur de l'Externat Saint-Sulpice, 1000, bd Crémazie est.

*Président général:* GUY VANIER, C.R., 57, rue Saint-Jacques ouest.

*1er vice-président général:* AIME PARENT, trésorier de la ville de Verdun, 21 avenue Galt, Verdun.

*2e vice-président général:* Ernest BROSSARD, gérant de banque, 410, rue Beaubien est.

*Secrétaire général:* V.-ELZEAR BEAUPRE, I.C., professeur, 3732, rue Saint-Hubert.

*Trésorier général:* J.-ALBERT BARITEAU, LL.L., notaire, 1609, rue Maisonneuve.

Honorable F.-L. BEIQUE, sénateur, 112, rue Saint-Jacques ouest.

Sir Hormisdas LAPORTE, industriel, 2232 rue Dorchester ouest.

J.-C. BEAUCHAMP, administrateur, 551, rue Cherrier.

J.-Victorien DESAULNIERS, directeur-gérant, 55, rue St-Jacques ouest.

J.-Ovila MOQUIN, douanier, 139, rue Saint-Thomas, Longueuil, P.Q.

Alfred BERNIER, voyageur de commerce, 48, rue Hazelwood, Outremont.

Alphonse PHANEUF, optométriste, 1767, rue Saint-Denis.

Louis POULIOT, employé civil, 10639, rue Laverdure, Ahuntsic.

Maurice TESSIER, professeur, 2150, rue Desery.

Arthur TREMBLAY, marchand, 2115, rue Delisle.

*Chef du secrétariat:* Alphonse de la ROCHELLE, notaire.

Bureau No 1, Monument national. Tél: LAncaster 4364.

*Organisateur et propagandiste:* T.-Auguste POUPART.

7078, rue de Normanville. Téléphone: CAmet 3876.

## CORPORATIONS FILIALES DE LA SOCIÉTÉ

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement — la

Monument national — la Société Nationale de Fiducie — la

Société Nationale de Colonisation.

La direction de la *Revue nationale* ne s'engage pas à rendre les manuscrits non insérés.

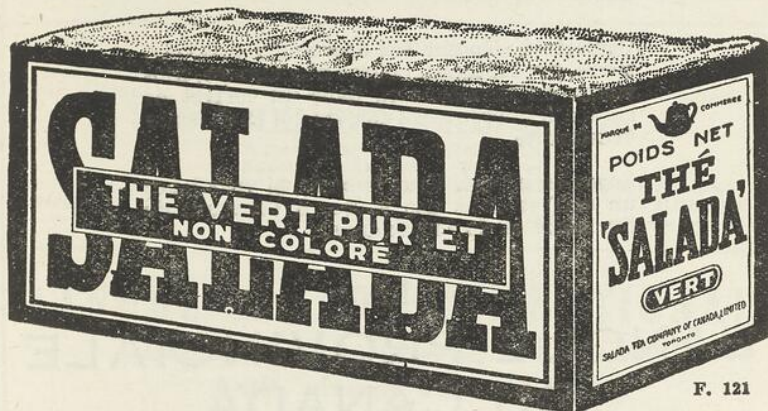
Elle laisse aux auteurs la responsabilité des idées émises dans leurs articles.

Abonnement: \$2.00 par année.

La REVUE NATIONALE est éditée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1182, rue Saint-Laurent, et imprimée par "L'ECLAIREUR" Inc., imprimeurs-éditeurs, 1723, rue Saint-Denis. Tél: HArbour 8216.

# Riche en saveur naturelle

'Frais des Plantations'



F. 121

Une feuille fraîche,  
absolument pure

Vert ou noir — à partir de 60c lb.



*Compagnie  
d'Assurance sur la Vie*

## La Saubegarde

MONTREAL

Narcisse Ducharme, président

Tél : LAncester 7700-3378

LA CIE J. & C. BRUNET Limitée

PLUMBERIE — COUVERTURE — ELECTRICITE — CHAUFFAGE

1095, BOUL. SAINT-LAURENT

MONTREAL

ENCOURAGEONS LES NOTRES

## Le procédé moderne

Consiste à déposer ses documents précieux, titres, hypothèques, polices d'assurance, souvenirs de famille, etc., dans un coffret de sûreté, à l'épreuve du feu, du vol et de toute éventualité.

Soyez en sûreté. Vous le serez, si vous louez un coffret dans nos voûtes à l'épreuve de l'incendie et du brigandage.

LA  
BANQUE PROVINCIALE  
DU CANADA  
où les épargnants déposent

EXIGEZ la marque "AUBRY" sur vos ustensiles de cuisine; ils sont reconnus pour avoir une très grande durabilité et nos cinquante-six années d'expérience les placent parmi les meilleurs sur le marché. — En vente chez les principaux quincailliers.

A. AUBRY & FILS, LIMITEE 2340, DE LORIMIER  
MONTREAL.  
Maison fondée en 1874. — Incorporée en 1914.

### INCOMPARABLE POUR TARTES !

15¢ la boîte —  
suffisant pour 4 Tartes



Refusez  
toutes  
imitations



Garniture de Tartes  
(Pie Fillings)

"Meadow-Sweet"

CITRON, ANANAS, FRAISES, FRAMBOISES, ORANGES, CERISES.

Fabriqués Par Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montreal.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

## LA REVUE NATIONALE

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Abonnez vos garçonnets et vos fillettes à

### L'OISEAU BLEU

Revue illustrée pour la jeunesse

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

1182, rue Saint-Laurent, Chambre No 1

Un numéro vous sera envoyé gratuitement sur demande

DAMIEN BOILEAU,  
Président et Gérant  
Outremont  
Tel : ATLantic 4279

ALME BOILEAU,  
Vice-Président

ADRIEN BOILEAU,  
Secrétaire-Trésorier  
Outremont  
Tél : ATLantic 3308

### DAMIEN BOILEAU, Limitée

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

Spécialité: Edifices Religieux

EDIFICE "TRUST & LOAN", 10, RUE SAINT-JACQUES EST

Téléphone: HARbour 4858

MONTREAL

## BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et réserve, \$14,000,000

Actif, plus de \$153,000,000

LA GRANDE BANQUE DU CANADA FRANÇAIS

271 succursales au Canada dont

228 dans la province de Québec

Nos ressources sont à votre disposition

NOTRE PERSONNEL EST À VOS ORDRES

Tél.: CALumet 4168

Membre de la Section Saint-Edouard

### J.-A. ST-AMOUR Ltée, ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS

Assortiment complet d'accessoires électriques.

La Croix du Mont-Royal est une preuve de l'excellence de notre travail.

6579, rue SAINT-DENIS

MONTREAL

Succursale: SAINT-HYACINTHE

Tél : AMherst 2001

### Cie de BISCUITS AETNA Limitée

1801, AVE DE LORIMIER

MONTREAL

Bureau: LANcaster, 1771

Résidence: WILbank 2397

### C. LAMOND & FILS

929, RUE BLEURY  
MONTREAL

Manufacturiers de

Bijouteries et médailles. — Insignes en or, émail, or plaqué,  
argent, bronze et aluminium.

Nous sommes possesseurs de 95 % des coins de la maison Caron Frères Inc.

W. LABADIE, représentant

Dessins soumis sur demande

Encouragez nos compatriotes

— V —

**80%** de vos clients jugent votre maison d'après  
votre papeterie et vos imprimés.

Nous sollicitons votre patronage strictement sur les  
qualités de nos travaux, et sur notre habileté à vous  
bien servir dans toute l'acception du mot. :: ::

**L'ECLAIREUR, INCORPORÉE**

Imprimeurs — Editeurs — Papetiers

DEUX ETABLISSEMENTS

BEAUCEVILLE

MONTREAL

K. C. SATISFACTION GARANTIE Tél : BELair 0408

**ERNEST MEUNIER**

Membre de la section Saint-Jean-Baptiste No 13

TAILLEUR FASHIONABLE

994 est, RUE RACHEL

MONTREAL

Près du Parc LaFontaine

Pâtisserie, confiserie, charcuterie, glaces de fantaisie,  
boulangerie de luxe.

**KERHULU et ODIU**

Téléphone: HARbour 7104.

1284, rue Saint-Denis, Montréal

**Ne négligez pas vos yeux**



c'est un  
bien qu'on  
ne perd  
qu'une fois

Examen de  
la vue

Lunettes  
élégantes,  
etc.

**A.-L. PHANEUF**

Optométriste-Opticien

1767, rue Saint - Denis

Téléphone: HARbour 5544

U. Boileau. E.-N. Boileau.  
Prés.-Gén. Sec.-Trés.

**ULRIC BOILEAU, Limitée**

ENTREPRENEURS  
GENERAUX

Spécialité: Edifices Religieux

4869, rue Garnier

MONTREAL

Bureau: Tél : CHerrier 3191-92

Encouragez nos annonceurs

# LA REVUE NATIONALE

---

## CONDOLEANCES

### Feu Mme V.-Elzéar Beaupré

---

Nous avons la douleur d'annoncer le décès de Mme V.-Elzéar Beaupré, née Lucile Forgues, arrivé le 28 avril 1931, après quelques semaines de maladie supportée avec la plus chrétienne résignation.

Nous recommandons Madame Beaupré aux prières des membres de la *Société Saint-Jean-Baptiste*.

La *Revue nationale* prie M. V.-Elzéar Beaupré, secrétaire général de la *Société*, et sa famille d'agréer l'expression de nos plus sincères condoléances.

LA DIRECTION

## Le docteur Jacques Labrie

(Ecrit pour la *Revue nationale*)



DANS la *Revue nationale* de janvier (1931), le sympathique président général de la *Société Saint-Jean-Baptiste*, M. l'avocat Guy Vanier, l'un de nos hommes d'initiative les plus connus et estimés, sous un titre qui sonne la charge, *Aux armes, citoyens*, mais sur un ton et dans un style qui n'ont rien de provoquant et sont plutôt persuasifs et entraînants selon la bonne manière, lançait à ses compatriotes, en guise de vœux du nouvel an, un magnifique et pratique appel à l'action. "Je souhaite à notre *Société*, écrivait-il, de voir se lever dans ses rangs grand nombre de citoyens déterminés à entraîner notre peuple aux tâches nécessaires. Au cours de notre congrès de novembre, nous avons précisé ensemble quelques-unes des pensées qui devraient orienter notre action de l'année. Histoire nationale, chansons françaises, langue maternelle, voilà des tâches sur lesquelles nous sommes facilement tombés d'accord..."

J'ai confiance d'apporter à ce riche programme d'action un modeste concours, en évoquant devant nos lecteurs, ce mois-ci, la figure et la carrière d'un bon patriote d'autrefois, dont on célébrera précisément le centenaire de la mort l'automne prochain, feu le docteur Labrie, de Saint-Eustache.

Ainsi que le rappelle le directeur de l'*Enseignement Primaire*, M. C.-J. Magnan, dans l'article-tête de la livraison de février de sa toujours si vivante et si instructive revue, il y aura en effet cent ans, le 26 octobre 1931, que ce grand citoyen canadien qu'a été le docteur Labrie est mort, à Saint-Eustache même, à l'âge relativement peu avancé de 47 ans.

Je n'ai pas la prétention de "découvrir" le docteur Labrie, ni non plus d'écrire à son sujet beaucoup d'inédit. M. Magnan, dans son substantiel article, nous raconte l'essentiel de sa vie et met en belle lumière ses mérites d'apôtre-pionnier de l'éducation en notre pays. Avant lui, l'abbé Auguste Gosselin, un maître en histoire, qui était apparenté à Labrie, puisque son grand-père maternel était le frère cadet du docteur, avait consacré à ce dernier plusieurs études. La première en date fut présentée, en 1893, par M. Gosselin, à la *Société Royale du Canada* dont il faisait partie, sous forme de mé-

moire historique. En 1898, une deuxième édition de ce travail a été publiée, par M. Pierre-Georges Roy, dans la série des opuscules de sa *bibliothèque canadienne*. En 1907, l'auteur lui-même, M. Gosselin, fit paraître, chez Laflamme et Proulx à Québec, une nouvelle édition du même travail, revue et considérablement augmentée, qui forme un petit volume de pas loin de trois cents pages et constitue une monographie de l'homme et de l'oeuvre assez complète pour nous les bien faire connaître l'un et l'autre. Je n'ai, en somme, qu'à y puiser et à condenser. Je le fais avec l'espoir d'être utile, parce que je sais combien vite s'oublent les monographies ou les biographies, lesquelles, même quand elles sont bien écrites et intéressantes, subissent le sort commun des hommes et des choses, passent et se perdent tôt dans la nuit de ce qui n'est plus. D'où il suit qu'il convient de revenir de temps en temps sur des sujets déjà traités, quand ils sont de ceux qui restent constamment d'actualité à cause de leur valeur objective.

M. Magnan, dans son article de l'*Enseignement Primaire*, nous a montré surtout ce que fut le docteur Labrie comme éducateur. Je voudrais, moi, dans cet article-ci, essayer de faire voir ce qu'il fut comme patriote, l'un des plus pondérés, je pense, et l'un des plus grands que nous ayons eus.

Jacques Labrie était né à Saint-Charles de Bellechasse, le 4 janvier 1784, d'une modeste famille du peuple, originaire de Saintes (Charente-Inférieure) en France, qui était fixée au pays depuis un siècle environ. Son premier ancêtre venu au Canada vers 1685 était un simple soldat. Son grand-père, Jacques Nau dit Labry, fils ou petit-fils du précédent, avait été, vers 1749, l'un des premiers colons de Saint-Charles. Il y vivait encore avec l'un de ses fils, du même nom que lui et qui le continuait, quand notre Jacques vint au monde en 1784, et c'est lui, le grand-père, qui fut son parrain. La maison où l'on habitait, sur le chemin de Beaumont, était une simple et bien modeste ferme, mais l'on y trouvait, en grandissant, comme dans tant d'autres maisons d'habitants de l'époque, les meilleures leçons — celles de l'exemple — pour nourrir et sustenter en son âme l'amour de la religion et celui de la patrie. Dans ces maisons-là, les pères étaient des courageux et des vaillants et les mères, des saintes tout simplement.

Grâce à la bienveillance éclairée de deux dignes prêtres, grands amis de l'éducation, M. Louis-Pascal Sarault, qui fut curé à Saint-Charles de 1749 à 1794, et son neveu et successeur, M. Jean-Joseph Roy, qui dirigea la paroisse de 1795 à 1799, le jeune Jacques Labrie

fut envoyé au séminaire de Québec pour y suivre les classes du cours classique. C'était en 1797 ou 1798. En tout cas, il devait terminer ses études à l'été de 1804. Au séminaire, Jacques Labrie eut comme confrères ou condisciples, le fait vaut d'être noté, des hommes qui ont marqué dans notre histoire: Louis-Joseph Papineau, notre grand tribun politique, Antoine Parant, plus tard directeur du séminaire de Québec et l'un des fondateurs de l'Université Laval, Flavien Lajus, qui serait vicaire à Saint-Eustache de 1808 à 1810 et y amènerait Labrie devenu médecin, André Doucet, futur curé de Québec, Philippe Aubert de Gaspé, l'auteur des *Anciens Canadiens*, Flavien Turgeon, futur archevêque de Québec, Louis Plamondon, plus tard juge éminent, Louis Moquin, bientôt une gloire, lui aussi, de l'ancien barreau canadien. . . Les directeurs du temps, au séminaire, s'appelaient Gravé, Robert, Lahaille, Antoine Bédard et Jérôme Demers, tous des prêtres distingués et des éducateurs de première valeur. Doué de belles aptitudes et très appliqué au travail de l'étude, Jacques Labrie obtint dans ses classes de brillants succès. Il avait 20 ans quand il termina son cours en 1804.

Les vacances finies, le jeune homme se mit immédiatement à l'étude de la médecine, pour laquelle il se sentait un vif attrait, chez le docteur François Blanchet, un maître de l'époque aussi ardent patriote qu'excellent médecin, ce qui fait que son bureau, s'il était une haute école de science, était en même temps un foyer de patriotisme, peut-être un peu outrancier, mais sincère et vrai. Labrie se montra bon disciple du savant docteur et tout ensemble du fervent de la patrie. En s'initiant à l'art de guérir les malades et les souffrants, il se prépara à la noble tâche du défenseur des droits hélas! trop méconnus de ses compatriotes. Il le fit même d'une façon qu'on jugerait volontiers en nos temps un peu hâtive. Mais, à cette époque, comme les vrais chefs de peuple n'étaient pas très communs, ceux qui en avaient l'aptitude et le talent se rangeaient vite, sous la pression des circonstances, parmi les hommes du jour. En 1806, Labrie, qui n'avait encore que 22 ans, et Bédard et Taschereau, deux autres étudiants qui n'étaient guère plus vieux que lui, fondèrent un journal, *Le Canadien*, en opposition au *Mercury*, l'organe des Anglais. Ce journal, qui se révéla tout de suite plutôt violent contre l'administration, ne vécut que quelques semaines. Le gouverneur Craig le tua en mettant Bédard et Taschereau en prison sous aucune forme de procès. Etienne Parent devait le ressusciter, sous le même nom, en 1831. Labrie, plus modéré que ses deux amis et moins compromis aux yeux de Craig, n'alla pas en prison avec eux. D'autre part,

il n'abandonna pas la cause. Le 3 janvier 1807 — il avait juste 23 ans — il publiait, associé à Louis Plamondon, qui venait de finir son droit, une nouvelle feuille, le *Courrier de Québec*, en opposition toujours au *Mercury*, mais moins violente de ton que le premier *Canadien*. Le *Courrier* parut, deux fois par semaine, jusqu'à la fin de juin de cette même année 1807, alors que, Labrie partant pour l'Europe, le journal dut suspendre au moins pour un temps sa publication. Il fallait bien du travail et de la vaillance, à la vérité, pour mener de front les deux besognes d'étudiant en médecine et de journaliste. Mais il paraît certain que Labrie ne négligeait pas plus l'une que l'autre. On connaît nombre d'étudiants de nos jours qui n'en feraient pas autant. Voilà déjà, en Labrie, si jeune qu'il fût, un vrai patriote, ou je n'y entends rien.

En 1807-1808, Jacques Labrie alla compléter ses études médicales à Edimbourg, en Ecosse, avant que qu'il dut probablement, selon l'abbé Gosselin, à la considération et à l'affection que lui portait le docteur Blanchet. De retour au pays en août 1808, il vint s'établir comme médecin, d'abord à Montréal, rue Saint-Paul, puis, peu après, son confrère l'abbé Lajus ayant été nommé vicaire du curé Maillou à Saint-Eustache, dans ce village que les événements de 1837 devait rendre plus tard si célèbre. Le 12 juin 1809, à 25 ans, le docteur Labrie épousait, à Saint-Eustache, Marie-Marguerite Gagnier, fille du notaire de l'endroit, qui était un peu plus jeune que lui. Au cours de leurs vingt et quelques années de mariage, Marie-Marguerite devait le rendre père de neuf enfants, pour la plupart morts en bas âge, dont l'aînée des filles, Marie-Zéphirine, devint, en septembre 1831, la femme du fameux docteur Chénier, l'une des victimes — la plus illustre — des "troubles" de 1837. Je ne sache pas que le docteur Labrie ait laissé des fils qui ont fait souche ou fondé des familles. Un mois après le mariage de sa fille avec Chénier, Labrie mourait, à 47 ans, le 26 octobre 1831.

De 1808 à 1831, tout en exerçant avec zèle sa profession de médecin, le docteur Labrie, de Saint-Eustache, a donné en plus ses talents, ses forces, son cœur et sa vie aux plus grandes et aux plus nobles tâches qui s'imposaient alors à un patriote canadien. On se demande tout de suite, en lisant le livre de l'abbé Gosselin qui nous raconte sa vie et sa carrière, comment un médecin très occupé, un homme politique mêlé à tout, un éducateur très actif, et aussi un historien remarquable, a pu suffire à tant de besognes à la fois? Cela paraît vraiment étonnant. C'est que, sans doute, il avait à un haut

degré le goût du travail, qu'il savait mettre dans son labeur de l'ordre et de la méthode et que, surtout, il aimait profondément sa race et son pays.

Je n'insiste pas sur ses activités comme médecin. D'abord, on ne les connaît pas beaucoup et puis cela importe moins à mon sujet d'article. Mais, on peut aisément estimer qu'un médecin de campagne au Canada, il y a cent ans, avait sûrement de quoi s'occuper. Les distances étaient longues à parcourir et l'on ne roulait pas alors l'automobile! Il est probable qu'il y avait des malades comme en tout temps et il est certain que, dans nos braves familles, "les sauvages" passaient souvent!

Le docteur Labrie nous est mieux connu comme homme politique comme éducateur et comme historien, que par ses activités de médecin, et cela se comprend aisément. Ce sont les actes de l'homme public, plutôt que ceux du professionnel, qui ont du retentissement et gardent son souvenir et son nom à la postérité. Or, pendant près de trente ans, bien qu'il soit mort jeune, Labrie, au triple point de vue du politique, de l'éducateur et du travailleur de l'histoire, a été l'un des citoyens canadiens les plus marquants de sa génération.

Ce n'est qu'en 1827, quatre ans environ avant sa mort, qu'il se fit élire pour représenter le comté des Deux-Montagnes (alors le comté d'York) à l'assemblée législative, avec Jean-Baptiste Lefebvre (chaque comté élisait deux députés). C'étaient, tous les deux, les candidats du peuple, et ils se présentaient contre les candidats de l'administration du gouverneur, le comte Dalhousie (1820-1828), les sieurs Dumont et Simpson. Mais il y avait vingt ans déjà que, par ses écrits et ses diverses activités, le docteur Labrie exerçait, par tout le pays, une influence publique qui était considérable. Je ne saurais entrer dans beaucoup de détails. Je renvoie mes lecteurs aux trois chapitres X, XI, et XII du livre de l'abbé Gosselin. Ils se convaincront vite, en les lisant, que le rôle du docteur Labrie dans les affaires canadiennes fut absolument de premier plan. C'était un modéré qui répugnait aux mesures de violence, mais c'était un ferme aussi et un énergique qui ne cédait pas sur le terrain des principes et des protestations légales légitimes. Son travail sur la constitution britannique et sur celle du Bas-Canada, publié en brochure l'année même de son entrée au parlement sous sa signature (1827), prouve à lui seul que c'était l'un des patriotes canadiens les mieux au courant de la situation. Une fois élu député, puis réélu, le docteur Labrie, avec Papineau, Nelson et Cuvillier, fut l'un de nos principaux champions des droits méconnus du peuple, et cela jusqu'à sa mort.

Son action publique ne fut pas moins importante dans les choses de l'éducation. L'article de M. Magnan nous le rappelait récemment et le chapitre VIII du livre de l'abbé Gosselin l'établit surabondamment. Je me contente de citer le témoignage du docteur Meilleur, notre premier surintendant de l'instruction publique, qui écrit dans son *Mémorial de l'Education*: "Le docteur Jacques Labrie de Saint-Eustache, district de Montréal, auteur d'une *Histoire du Canada* restée à l'état de manuscrit et d'un *Essai sur la constitution britannique et sur celle du Bas-Canada*, avait établi deux écoles supérieures en cette paroisse (Saint-Eustache), dont l'une pour les garçons, tenue par M. Paul Rochon, et l'autre pour les filles, tenue par plusieurs personnes du sexe. Il les dirigeait toutes les deux et prenait part à l'enseignement avec autant de talent et de zèle que de succès. Son école de filles constituait une véritable école normale. Les examens publics de ces deux écoles étaient regardés comme autant de fêtes littéraires et scientifiques, auxquelles les amis de l'éducation de l'endroit, de tout le voisinage, et surtout de la ville de Montréal, se rendaient en foule". C'était déjà fort bien. Mais Labrie ne s'occupait pas que des seules écoles de sa paroisse. Il visitait en plus toutes celles de son comté quand il le pouvait. Aucune question, d'ailleurs, ne l'intéressait davantage, par toute la province, que celle des écoles et de l'éducation de la jeunesse. C'est même à l'occasion d'une visite des écoles de sa région, pour se rendre compte du fonctionnement des lois récentes (1829) qu'il avait contribué puissamment à faire voter à Québec, qu'il contracta, à l'automne de 1831, la maladie qui devait l'emporter.

Patriote comme homme politique et comme champion de l'éducation, Labrie le fut tout autant, sinon plus, comme travailleur dans les choses de l'histoire, cette assise de la patrie qui en constitue la meilleure et la plus solide base. Sa correspondance avec Jacques Viger, le premier maire de Montréal en 1833, qui a laissé tant de précieux mémoires sur les choses de notre passé, dont l'abbé Gosselin cite plusieurs lettres (chapitre XIII), prouve que Jacques Labrie était lui aussi, comme Viger, un grand ami de l'histoire. Dans son école de filles de Saint-Eustache, il avait mis à la disposition des élèves un précis de l'histoire du Canada composé par lui, comme aussi un petit traité de géographie canadienne pareillement de lui. Les trop rares écrits qui nous restent de sa plume montrent qu'il s'inspirait constamment, pour toutes sortes de considérations, aux sources premières de nos superbes annales de la vie du pays. L'on sait enfin, le témoignage du docteur Meilleur que j'ai cité tantôt le rap-

pelle, que Labrie avait composé et se proposait de publier une *Histoire du Canada* depuis les origines jusqu'à la guerre américo-canadienne de 1812. Ce travail, malheureusement, n'a jamais paru, et le manuscrit a péri dans un incendie.

Le curé Jacques Paquin, qui fut à Saint-Eustache de 1821 à 1847, et par conséquent le curé du docteur Labrie une dizaine d'années, de 1821 à 1831, était également un passionné de l'histoire. Les deux fiers Canadiens, le curé et le docteur, avaient, on le devine, de fréquentes relations et ils s'estimaient beaucoup réciproquement. "Rapprochés par le même zèle pour l'instruction du peuple, écrit l'abbé Gosselin (chapitre VIII), ils étaient aussi liés par le même goût pour les travaux littéraires et les recherches historiques. Le premier, d'après M. Meilleur, écrivit une histoire de l'Eglise de notre pays. Le deuxième composa une histoire complète du Canada. Malheureusement, tous les deux moururent avant d'avoir publié leur travail. Coïncidence encore plus fâcheuse, les manuscrits de l'un et de l'autre sont devenus la proie des flammes: celui du docteur Labrie, en 1838, dans l'incendie de Saint-Benoît, chez M. Girouard qui l'avait en dépôt et dont l'habitation brûla de fond en comble; celui du curé Paquin, en 1852, dans l'incendie de l'évêché de Montréal, où on le conservait. . . "

Cette *Histoire du Canada* de Labrie, au témoignage de tous ceux qui avaient eu connaissance de ce travail, entre autres Papineau et Morin, avaient une exceptionnelle valeur. Le chapitre I et le chapitre XIII du livre de l'abbé Gosselin sont à lire à ce propos. Je n'insiste pas ici, faute de place, car cet article déborde déjà le cadre dont je dispose. Nulle part plus que dans cette *Histoire du Canada*, d'après les textes que j'ai sous les yeux, le docteur Labrie ne s'était montré intelligemment et supérieurement patriote.

En deux mots, le docteur Labrie a été, au cours d'une des périodes de notre histoire les plus mouvementées, l'une de nos grandes figures nationales, l'un de nos patriotes les plus éclairés, les plus laborieux et les mieux animés d'amour et de zèle pour nos causes les plus sacrées.

Si j'avais voix au chapitre, je proposerais respectueusement aux distingués directeurs de notre Saint-Jean-Baptiste, pour le 26 octobre 1931 (un lundi), jour du centenaire de la mort de ce grand citoyen, un pèlerinage historique à Saint-Eustache, où il vécut et qui est toujours le lieu de son tombeau.

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,  
de la Société Royale du Canada

## La famille et la nation

**L**A famille est le principe de l'Etat", écrivit Le Play. "La société se compose de familles": telle est la base politique du chimérique Auguste Comte. "L'unité sociale n'est pas l'individu: c'est la famille"; ainsi parlait Balzac. Et Haeckel: "La famille passe à bon droit chez nous pour la base de la société, et la vie de famille honnête pour la base d'une vie sociale florissante". L'observateur catholique et le mathématicien positiviste, le psychologue Fustel de Coulanges, Funk-Brentano et quantité d'autres historiens au témoignage impartial ont prouvé clairement que "*la famille fait l'Etat*". En creusant jusqu'aux racines infimes de cet arbre gigantesque appelé société, toujours on a trouvé comme germe primitif un rassemblement de familles: la tribu arabe et juive, la "phratrie" grecque, la "gens" romaine. Quand les rassemblements ethniques, grossis par la multiplication naturelle des familles et par l'adoption de foyers étrangers, devinrent assez considérables pour former des nations, alors le gouvernement politique remplaça, dans le domaine civil, le gouvernement familial qui lui servit d'abord de modèle: ce fut la naissance de la Cité.

La famille n'existe donc pas en vue de l'Etat, puisqu'elle s'est longtemps passé de lui. Les nations se fondent sur le "vouloir-vivre commun", non pour absorber et détruire la famille, mais pour subvenir à ses besoins pressants, pour protéger, soutenir et fortifier cette cellule dont la vigueur et la multiplication ont la puissance et la stabilité des Etats. En se soumettant au pouvoir civil pour tout ce qui intéresse le bien public, la famille garde ses droits à l'existence et au plein épanouissement, droits auxquels correspondent chez les gouvernements des devoirs dont la négligence amènera l'affaiblissement, la maladie, la ruine de la famille et de la race. L'Etat n'a qu'un but, qu'une raison d'être: c'est de sauvegarder les droits et de favoriser les intérêts des familles qui se groupent sous son égide. "La famille étant la source de toute grandeur nationale, de toute prospérité économique, c'est le bien familial qui doit être à la fois inspirateur et coordinateur des lois sociales. Toute loi, tout décret, toute jurisprudence, tout régime administratif jugé, après expérience, malfaisant ou périlleux pour la famille, doit être révisé. . . En un mot: *Famille d'abord!* Et le reste, si la famille est forte, unie

et prospère, viendra par surcroît". Ainsi parlait le Général de Castelnau, au Congrès de Lille, le 5 décembre 1920. De Bonald exprime la même idée dans une de ces formules qui sont des lois de l'histoire: "Le gouvernement ne doit considérer l'homme que dans la famille". Selon le mot d'un penseur moderne, "l'homme n'est que l'addition de sa race", il vaut rarement mieux que la famille d'où il est issu.

Eh bien! que fait notre gouvernement pour les grosses familles, l'espoir et l'avenir de notre race? Toujours préoccupé de production, d'échange, de consommation, l'Etat semble avoir pour intérêt unique l'accroissement de ses revenus: comme s'il y avait une richesse comparable à la famille idéale! Pourvu que la dette publique diminue malgré les dépenses annuelles, le gouvernement jubile: "Qu'importe la désagrégation familiale? Le Canada prospère". Et ces idoles de prospérité matérielle s'écroulent un jour en écrasant les peuples de leurs débris, parce qu'on laisse choir leur soc de granit: la famille nombreuse. Telle est l'histoire tragique de Ninive et de Babylone, d'Anthènes et de l'orgueilleuse Rome, dont le "Mane, Thecel, Pharès" fut signé dès que leurs enfants devinrent moins nombreux que leurs esclaves.

Des millions à la marine anglaise; mais pour la famille canadienne: rien! Des millions au perfectionnement des routes, à l'embellissement des parcs et des édifices publics: c'est bien; pour la famille: jamais! Plusieurs millions de gaspillage annuel à cause de la mauvaise organisation des services publics dans nos métropoles, passe: "On ne peut demander aux Etats de ne pas gaspiller", affirme Leroy-Beaulieu; mais pour la famille nombreuse: allons donc! Construire des chemins de fer pour favoriser le commerce, le tourisme, l'immigration: à la bonne heure! Quant aux pères de famille, qu'ils se tirent d'affaire. Va pour la reproduction des bestiaux; mais fi des enfants du pays! Et pendant que l'Etat s'occupe de canaliser les rivières et les fleuves pour décupler leur rendement économique, il laisse s'épuiser, croupir ou couler en terre étrangère le fleuve indispensable qui alimente le grand réservoir de la race: la famille canadienne-française.

Les optimistes prétendent que nous sommes loin d'une crise de natalité. Notre peuple est encore foncièrement catholique et religieux sans doute; mais une étrange lassitude du bien commence à se faire sentir partout, et les brochures néo-malthusiennes pénètrent jusque dans les campagnes les plus reculées. Selon les paroles récentes du R. P. Coulet, S.J., "ce n'est plus un torrent déchaîné qui

menace la vieille institution familiale, c'est un véritable raz-de-marée qui l'assaille. . . Car, de toutes ces caricatures plus ou moins lestes qui bafouent la pudeur; de toutes ces plaisanteries plus ou moins légères qui profanent la sainteté du mariage; de toutes ces déclamations plus ou moins forcenées qui proclament les droits de la passion libre. . . de tous ces romans et de toutes ces pièces de théâtre où la bête déchaînée va jusqu'à rugir son droit à la luxure; de tout cela, une seule note se dégage, toujours la même, incessante, obstinée, obédante; tantôt délicate et perlée comme un rire de jeune fille, tantôt grasse et avinée comme une plaisanterie de corps de garde: il faut jouir! Il faut vivre sa vie! toujours plus ardemment, toujours plus pleinement! Il faut connaître et savourer toutes les émotions de joie dont on est capable. Il faut tremper ses lèvres à toutes les coupes de plaisir. Il faut y boire à longs traits. Tout est bon pourvu que la passion y trouve son compte. Chacun pour soi. Vivre sa vie jusqu'au paroxysme, tout est là!"

Avouons que l'attitude du gouvernement canadien par rapport au grave problème des familles nombreuses a été jusqu'ici d'un optimisme coupable. Nous ne sommes pourtant pas gouvernés uniquement par des célibataires! Assez de théories et de palabres académiques! Ces lugubres placards: "Terre à vendre", qui pendent lamentablement à des milliers de fermes aux volets clos dans nos campagnes, cela ne vous dit rien? C'est le glas de la famille nombreuse qu'ils sonnent peut-être en claquant au vent des tempêtes; car la ville est la pire ennemie de la natalité, la grande faux rouge qui tranche au ras des berceaux les blonds épis des races fécondes. Voyez plutôt: depuis 160 ans, les 60,000 habitants de la Nouvelle-France conquise sont devenus une nation puissante de près de quatre millions d'individus. Comptez maintenant la descendance des cinq millions d'Irlandais établis aux Etats-Unis durant la même période; vous n'atteindrez pas le chiffre de huit millions. D'où vient cette différence énorme, inexplicable, si l'on songe qu'une population normale se double naturellement tous les trente ans! Par une série d'articles sérieux publiés dans "America", en novembre 1928, M. V. Kelly répond à cette question en prouvant que les Irlandais "ne se multiplient pas à l'étranger parce qu'ils habitent surtout les villes."

Comme les Sirènes du vieil Homère, la ville boit le sang des races qui se jettent dans ses bras; c'est une mangeuse d'hommes. L'Empire romain est mort en grande partie de la désertion des campagnes, malgré les chants de Virgile et d'Horace; la France actuelle languit du même mal, tandis que la Belgique, en dépit de

l'invasion allemande, est un des pays les plus prospères au monde, grâce à son habile exploitation de la terre, réservoir unique de la force vive des nations à qui elle enseigne le travail et le sacrifice, la famille et la prière. "On ne connaît pas de quatrième génération en ville", écrivait naguère le Dr Dazzo, éminent sociologue de Budapest. Vérité qu'un grand écrivain du dix-neuvième siècle avait déjà mise en lumière comme suit: "Elevez un mur autour de Paris; donnez à ses habitants tout ce qu'il faut pour mener une vie normale à l'intérieur de ses murailles; mais ne laissez personne en sortir ou y pénétrer. Au bout de trois générations, Paris sera désert."

En ville, la situation des familles devient d'autant plus précaire et dangereuse que les salaires sont plus faibles et le niveau de la vie plus élevé. Au dire de M. Georges Pelletier, à la *Semaine Sociale* de 1923, "le budget normal minimum d'une famille de cinq personnes, c'est-à-dire, ce qu'il lui faudrait pour vivre tout à fait modestement, sans la moindre dépense de luxe, en ville dans une habitation hygiénique et saine, avec une protection suffisante contre les intempéries des saisons, une alimentation convenable, des vêtements tout juste satisfaisants, un minimum de protection contre la maladie, les accidents et l'imprévu, et de dépenses pour ses délassements légitimes et nécessaires, . . . est de \$1.700, soit à peu près \$32.70 par semaine, sans chômer. "Et les dépenses sont évidemment plus fortes si la famille compte six, huit, dix membres, comme c'est souvent le cas dans un grand nombre de familles canadiennes-françaises.

Or l'*Annuaire du Canada* nous prouve que pas moins de quatre-vingt pour cent de nos journaliers gagnent à peine vingt-cinq piastres par semaine, et que bon nombre de célibataires et de jeunes gens reçoivent une enveloppe de paye plus gonflée que celle de leur voisin, père de sept ou huit enfants trop jeunes pour travailler. Si le patron croit agir avec justice quand il se contente de jeter du bout des doigts quelques sous aux forçats de ses usines, à nous de le tirer de cette anormale quiétude. Car, comme le faisait justement remarquer Mgr McNicholas, archevêque de Cincinnati, dans un récent congrès ouvrier, "un système qui permet à un individu, dans le cours d'une vie humaine, d'entasser une fortune de cent millions de dollars, est un système qui est mauvais en principe et qui expose la société à un grave péril. Que notre silence sur cette question vitale ne donne pas plus longtemps l'impression d'une approbation de notre part."

Avec ces salaires de crève-faim, qu'arrive-t-il dans les grosses familles? Visitez les logements ouvriers et les taudis des grandes villes: vous y ferez de tristes constatations. C'est l'extermination

lente et méthodique des grosses familles, l'appauvrissement de la race, la ruine de la société. C'est le berceau vidé plusieurs fois par la procession des cercueils blancs portés par des mères livides, c'est la longue théorie des enfants pâles suivant les cercueils noirs. La mortalité infantile nous vole dix mille nourrissons par année, tandis que la tuberculose consume annuellement douze mille adultes canadiens-français, entre trente et trente-cinq ans, à l'âge de la plus grande valeur économique.

Au moral, les dégâts sont plus lamentables. "Il faut un minimum de bien-être à l'exercice de la vertu", dit saint Thomas d'Aquin. Parole confirmée tout récemment encore par le geôlier de Sing-Sing, le grand pénitencier de New-York: "Le criminel est rarement le seul coupable, dit-il. La plupart du temps c'est la société qu'il faut accuser d'abord de ses forfaits." Une femme malade, des enfants sales et déguenillés, un taudis noir et infect: quels attraits pour un homme qui a peiné tout le jour à l'usine! Quand cet état de choses dure depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, pensez-vous que l'homme résistera longtemps à l'appel du cabaret et du bouge où il fait chaud, où les amis se retrouvent et causent de tout avec plaisir, où l'on oublie en buvant les ennuis du ménage et les tristes réalités d'une existence plus lourde qu'un boulet? "Donnez d'abord à l'homme une famille, un ménage, un intérieur agréable, s'écriait Albert de Mun, et puis vous pourrez lui prêcher la tempérance et l'horreur du cabaret."

Certes les gestes héroïques ne manquent pas dans les annales des familles nombreuses et pauvres. C'est un père qui se prive de fumer ou qui fait deux milles à pied matin et soir pour augmenter de quelques dollars ses maigres revenus; c'est une vieille mère qui peine jour et nuit pour payer les dettes du mari ou le collègue d'un fils bien-aimé; c'est un enfant qui sacrifie tout à coup un brillant avenir pour prendre soin de ses parents trop pauvres ou trop âgés; c'est une famille dans la gêne qui adopte sans hésiter l'orpheline d'un voisin décédé dans la misère.

Mais à côté de ces gestes superbes, que de faiblesses, que de fautes, que de tares dues au manque de ressources vitales! Il faut à l'homme, de nos jours en particulier, quelque chose qui réponde aux besoins impérieux de ses sens et de son cœur. Si vous l'en privez totalement, prenez garde! Vous avez beau lui prêcher l'esprit de sacrifice et la vertu," ce n'est pas de la vertu, c'est de l'héroïsme qu'il faudrait à tout ce monde pour ne pas contracter dans ses bouges la haine de la société qui les tolère."

Cependant que deviennent les petits, ceux que la mort n'enlève pas au berceau et qui résistent à la maladie au cours de l'adolescence? Ils poussent comme des herbes sauvages et la rue est leur école, en attendant que l'atelier et le cinéma, la salle de danse et le bouge, les pervertissent et les contaminent. Bon nombre apprennent le mal plus tôt que leurs prières; ils sont vicieux à dix ans. L'usine les corrigera-t-elle à quatorze, seize et dix-huit ans? L'usine! quelle école de formation pour nos futurs pères et surtout pour nos futures mères de famille!

La province de Québec fournit, elle seule, près de quarante pour cent de la main-d'oeuvre féminine du Canada. Ce sont nos jeunes filles qui s'étiolent et se gâtent dans la poussière, le bruit, la promiscuité, les propos trop libres des ateliers. La lassitude, l'ennui, le dégoût, s'emparent de ces papillons énervés par un labeur quotidien toujours pénible; le garçonisme favorise encore la compagnie, les compliments, les sollicitations perverses des hommes; un pas de plus, et c'est la chute suivie de la dégringolade. Il faut un foyer propre et intéressant pour retenir les jeunes; quand cela manque, le coin des rues devient leur salon, le trottoir leur promenade, le boulevard et le parc leur jardin de délices, le théâtre et la salle de danse leur refuge. Quelle préparation à la vie conjugale! Le mariage donnera-t-il à ces dévergondés le sérieux, le goût de l'ordre et de l'économie, le sens des devoirs les plus sacrés, qui forment la base essentielle de la société conjugale? Il faudrait un miracle, surtout quand la jeune fille n'apporte à l'autel des fiançailles que les débris de son honneur et de sa vertu pour le triste époux de son choix.

Pas moins de vingt-cinq mille jeunes canadiens-français élevés de la sorte échappent déjà à toute influence familiale et religieuse, et gaspillent leurs plus belles années, gâchant leur avenir dans la bêtise du présent, jetant au vice la plus belle sève de notre race. la fleur de ses énergies, sacrifice hideux à Mammon qui semble avoir juré d'écraser chez tous les peuples la famille nombreuse, source unique de vie, de force et de prospérité. Ces jeunes débauchés donneront-ils à la nation des familles qui vaillent? Bon nombre ne se marieront pas; d'autres se marieront tard, ils n'auront que peu ou point d'enfants, et quels enfants, grand Dieu, que ceux d'un père et d'une mère contaminés édifiant le berceau des générations futures avec les déchets boueux et pourris de leur jeunesse sacrifiée! C'est le berceau tragique précurseur du berceau vide.

J.-Théo. BENOIT, journaliste

## Protection sociale

**D**ANS la *Revue nationale*, numéro de juin-juillet 1930, parut un bel article sur l'Epargne automatique, signé du nom de Roger du Vernay. Les grandes vérités dont les observations de l'auteur sont remplies, font naître facilement diverses idées sur lesquelles on pourrait écrire des pages et des pages. La lecture de cette étude jointe à diverses remarques entendues ici et là, ont porté mon attention sur un point que je me permets de développer un peu: c'est celui de la protection sociale.

Un des grands buts de la *Société St-Jean-Baptiste de Montréal*, c'est la protection de tout ce qui est canadien-français, dans quelque domaine que ce soit. Cette protection peut s'exercer en procurant à nos compatriotes des positions qui leur permettent non seulement de s'empêcher de mourir de faim, mais d'amasser aussi quelques sous pour leur vieillesse.

Tout en restant dans ce domaine, l'on peut encore subdiviser: la protection accordée à ceux qui sont riches, et celle accordée aux pauvres; ou, si l'on veut, la protection accordée à ceux qui ont beaucoup de relations, et celle que l'on pourrait accorder aux malheureux qui n'en ont presque pas.

Un professionnel très au courant de la situation économique actuelle, disait récemment: "Il est triste de constater que, du train où vont les choses, les riches sont destinés à devenir plus riches, et les pauvres à devenir plus pauvres." Cette constatation remplie de justesse doit nous faire réfléchir. Le communisme gronde et menace de nous envahir petit à petit; allons-nous réussir à en arrêter les progrès, si l'on fait peu d'efforts pour en connaître les causes et les annihiler par des moyens pacifiques? Je ne le crois pas.

L'invention et le perfectionnement des machines constituent un immense progrès au point de vue matériel; ce progrès aurait dû se traduire par une ère de bien-être et de diminution dans la difficulté du travail, tout en permettant de vivre aussi facilement qu'auparavant. Est-ce bien ce qui s'est produit? Oui et non. Sommes-nous dans une ère de bien-être? Certaines classes, oui; d'autres, non. Y a-t-il diminution dans la difficulté du travail? En général, l'on peut répondre oui. Mais, peut-on vivre aussi facilement qu'avant? Pour peu que l'on connaisse la vie des classes laborieuses, l'on n'a aucune hésitation à répondre négativement. Il y a des familles

qui ont plus de difficulté à vivre maintenant, quoique tous les enfants soient assez âgés pour travailler, qu'elles n'en avaient lorsque le père était seul à gagner. La cause doit en être attribuée en bonne partie au machinisme. La machine produisant beaucoup plus rapidement que la main de l'homme, il s'en suit qu'un ouvrier, avec l'aide d'une machine, produit, dans l'espace d'une journée, ce qu'il prenait quatre ou cinq jours à confectionner autrefois. Est-il payé quatre ou cinq fois plus cher qu'il l'était auparavant? J'en doute fort, surtout si l'on considère la relation entre le salaire et le coût de la vie.

Je laisse de côté la question très importante du salaire à payer et qui n'est pas, d'après Ford, la somme minimum pour laquelle un homme travaillera, mais qui devrait être plutôt, le montant le plus élevé que l'employeur puisse payer régulièrement. Je laisse de côté cette question pour ne m'occuper que de la protection à accorder aux ouvriers pauvres ou qui ont peu ou point de relations influentes.

Le machinisme, causant une surproduction, oblige les ouvriers à chômer souvent. Celui qui a beaucoup de relations, peut, sans perdre trop de temps, se placer ailleurs. Celui qui est pauvre et dont les parents, et nécessairement les amis, sont, eux aussi, pauvres et peu nombreux, (*"Donec eris felix, multos numerabis amicos"*, pensée qui est aussi vraie que la pensée contraire) celui qui est pauvre, dis-je, peut rester des mois et des mois sans ouvrage. De quoi cela dépend-il? Du manque de protection.

Nous avons parmi nos Canadiens, des industriels de marque, des commerçants de réputation établie, des professionnels de renom. Pourquoi chacun de ceux-là ne s'appliquerait-il pas, dans le domaine du possible, à protéger les moins fortunés d'entre ses compatriotes? Pourquoi ne ferait-il pas un petit effort pour découvrir ces gens avec qui il n'a eu que peu de relations, et leur aider en leur procurant un emploi dans son établissement? Pourquoi, au lieu de demander à Monsieur un tel, un autre personnage influent, de lui envoyer une de ses connaissances pour occuper la position vacante, ne songerait-il pas à prendre plutôt telle personne de son voisinage qu'il sait dans le besoin, ou, s'il réside dans un quartier fashionable, et s'il n'a pas de voisin dans la misère, pourquoi ne pas demander à un de ses employés de lui envoyer un homme recommandable, il est vrai, et capable d'occuper la position vacante, mais plutôt deshérité au point de vue fortune et relations? Le service qu'il rendrait ainsi serait énorme à côté du peu d'efforts que cela lui demanderait.

Il est de braves pères de famille qui font beaucoup de sacrifices pour faire instruire leurs garçons ou leurs filles, dans l'espérance que l'instruction leur procurera des positions enviables; une fois sortis de l'école, leurs enfants ont beaucoup de peine à se placer; ils végètent pendant plusieurs années, puis finissent par se caser dans certaines positions qui, comme le dit si bien l'article cité plus haut, les empêchent de mourir de faim. Pourquoi une telle déception? Pourquoi un tel écart entre le rêve et la réalité? Parce que ces gens n'ont pas de relations qui puissent les protéger. Ils voient les favorisés de la fortune prendre les positions auxquelles eux-mêmes ne peuvent aspirer, faute de protection. Pourquoi les patrons ne protégeraient-ils pas ces personnes qui n'ont commis, pour toute faute, que celle de naître dans un milieu non favorable à leur prospérité matérielle?

Et cela peut se pratiquer pour plusieurs classes d'employés. Si chaque industriel, chaque commerçant ou chaque professionnel voyait de temps en temps à protéger les moins fortunés parmi ses compatriotes et répétait ce geste assez souvent, quel service énorme ne rendrait-il pas au point de vue social? Ce serait, dans le domaine matériel ce qui se passe dans le domaine spirituel, lorsque l'on prie pour les âmes du Purgatoire les plus abandonnées. L'Eglise nous donne l'exemple; il ne sera pas dit que les membres de la *Société St-Jean-Baptiste* tirent de l'arrière. Allons! Nous pouvons, nous devons, nous voulons!

Arthur PAULET, N.P.

---

#### BIBLIOGRAPHIE

### Nos orphelinats

Parmi toutes les oeuvres dont nous sommes redevables au zèle de nos communautés religieuses les Orphelinats tiennent une des premières places.

On en comprend l'importance quand on songe à nos familles nombreuses et que les causes ne sont pas rares qui privent de jeunes enfants de l'appui de leurs parents. Aussi à la Conférence annuelle des âmes charitables et sociales tenue à Montréal, trois rapports ont été consacrés à cet important sujet. Il s'y est dit des choses intéressantes et inconnues sur la nécessité, le fonctionnement actuel et les besoins de nos Orphelinats catholiques. Ce sont ces trois rapports que l'*Ecole Sociale Populaire* publie aujourd'hui en une seule brochure. Elle se vend 15 sous l'exemplaire, \$9.00 le cent, port en plus, à l'Action Paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, à Montréal.

*Dans l'Alberta ensoleillée*

## Après le Congrès d'Edmonton



PIERRE Gaultier de la Vérendrye découvrit les plaines immenses de l'Ouest en 1731 et Saint-Luc de La Corne prit possession de ce sol par la culture dès 1754. Les Canadiens se sont groupés peu à peu en paroisses, mais ces paroisses sont dispersées dans ce vaste pays où la population leur est parfois hostile. Les actes de quelques gouvernants en sont la preuve.

Propriétaires des provinces des Prairies, les Canadiens le sont par droit de découverte, par droit d'occupation et par droit d'évangélisation des aborigènes. On le leur enleva et ils dûrent le racheter.

Propriétaires de l'Ouest, les Canadiens le sont à bien des titres, mais les gouvernements légiférèrent toujours de façon à leur faire payer le développement de ce territoire tout en le livrant de préférence à des étrangers importés en grande partie à leurs frais.

Ces étrangers ont été tellement favorisés — on les transportait à si bon marché — qu'ils vinrent par centaines de milliers, tous les ans, s'emparer des riches terres à blé de l'Ouest. Dès qu'ils furent assez nombreux le gouvernement fédéral leur reconnut le droit de gouverner comme ils l'entendaient *le pays de nos terres*. Ces nouveaux gouvernements ignorant tout du passé, en profitèrent pour rendre aussi dure que possible la vie des *nôtres*, établis sur leurs fermes dans les plaines de l'Ouest. En dépit des obstacles que suscitérent aux *nôtres* les dirigeants de notre pays pour les empêcher d'acheter des terres auxquelles ils ont un droit imprescriptible, des milliers de familles canadiennes s'y établirent. Elles venaient généralement des Etats-Unis, vu que le gouvernement canadien accordait certaines faveurs à ceux des *nôtres* qui désertaient leur pays. Ces faveurs par exemple, ils les refusaient absolument aux Canadiens qui tenaient à rester dans leur pays natal et à y établir leurs enfants. Il était plus facile pour ces Canadiens expatriés de réclamer une part de l'héritage auquel a droit chaque famille canadienne et de devenir propriétaires de ces pays de l'Ouest.

Pour résister à leur persécution, parfois sourde et occulte, souvent violente et à découvert, nos compatriotes de l'Ouest s'unirent pour étudier ensemble leurs problèmes nationaux et organiser la résistance sur tous les points menacés.

Ils fondèrent pour cela divers organismes de défense comme l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba,

*l'Association catholique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan et l'Association Canadienne-française de l'Alberta.*

En février dernier, les Canadiens de l'Alberta tenaient leurs assises à Edmonton. Les sociétés-soeurs étaient représentées. *L'Association Canadienne-française d'Education d'Ontario*, par l'entremise de son président, avait exprimé aux nôtres ses vœux de succès. Les Canadiens français de l'Ouest américain y avaient aussi délégué leur représentant. Dans une réunion nationale de ce genre, il va sans dire que la vieille province de Québec ne pouvait rester en arrière.

Ny avait-il pas jusqu'aux franco-Américains qui, habitués à la bataille pour la défense de leurs droits, droits naturels vieux comme le monde, envoyaient un délégué pour aider de leur appui moral leurs frères de l'Ouest canadien. Le gouvernement de la province de Québec ne pouvait se désintéresser d'un pareil ralliement. Son délégué prit part à toutes les manifestations du congrès.

La *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, notre société nationale, se devait d'être présente à ce congrès. Elle se rend compte qu'elle a le devoir de veiller sur les intérêts supérieurs de la nationalité canadienne; elle se fait gloire d'être toujours de tous les mouvements nationaux; elle recherche la solution des problèmes qui intéressent les Canadiens, quelle que soit la province qu'ils habitent. Elle avait prié le soussigné de se faire son porte-parole auprès de nos compatriotes albertains.

Tous ceux qui ont eu l'avantage d'assister au dernier congrès d'Edmonton sont revenus avec l'impression que les Canadiens français sont bien chez eux dans l'Alberta ensoleillée. Tolérants pour leurs compatriotes d'autre origine, prêts à coopérer avec les autres éléments — étrangers pour la plupart — de la population albertaine, afin de faire de leur province l'une des plus prospères du Canada, les Canadiens français n'en sont pas moins décidés à réclamer tous les droits, pour en jouir, que leur donne la constitution d'un pays qu'ils ont découvert, évangélisé, colonisé et acheté.

A force de travail persévérant, ils ont mis en valeur cette partie du Canada et ils laissent l'impression à ceux qui les visitent qu'ils n'hésiteraient pas un instant à prendre les libertés qui leur sont nécessaires pour le libre épanouissement de leurs institutions, si on voulait les leur enlever.

Comme les Franco-Américains, comme les Ontariens, les Canadiens des pays de l'Ouest se distinguent par une activité constante. Ils ont secoué cette passivité, cette nonchalance de leurs frères de la

province de Québec pour les questions nationales. Ils sont dans la bataille — bataille que leur livrent sur *notre territoire à nous* les gens en grande majorité importés et à nos frais en partie — Ils sont dans la bataille pour y demeurer. Tous les jours, il leur faut surveiller, défendre leurs intérêts, leurs droits acquis, afin de conserver pour eux et pour leurs enfants leur part de liberté au soleil de leur propre pays.

Ils savent fort bien et ils ne l'oublient pas que c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Les Canadiens de l'Ouest luttent pour faire valoir leurs droits autant qu'une minorité peut arriver à faire prévaloir la justice dans un pays où, comme dans l'Ouest, la majorité de la population est d'origine étrangère, bien qu'établie sur *nos terres à nous*.

Le plus grand nombre de nos compatriotes de l'Alberta sont établis à la campagne dans les régions d'Edmonton, de Saint-Paul, jusque dans le pays lointain de la Rivière-la-Paix, au soleil radieux et au sol si riche.

Dans les villes, les "professionnels" canadiens-français tiennent le haut du pavé et sont estimés pour leur compétence. Les collèges, les couvents, les grands hôpitaux sont aux mains des nôtres.

Les paroisses canadiennes-françaises de l'Alberta se font remarquer parmi les plus progressives et les Canadiens sont considérés comme les meilleurs colons et les plus habiles agriculteurs. Il en est de même d'ailleurs dans toutes les régions de l'Ouest. Aussi voit-on les Canadiens français réunis en congrès s'opposer à tout mouvement de sécession. Dans les années de dépression comme dans les années de prospérité ils entendent rester Canadiens.

Patronné par Son Excellence l'Archevêque d'Edmonton, par LL. EE. les évêques de Grouard et de Mackenzie, par le provincial des Oblats, par le recteur du Collège des Jésuites, par tout le clergé canadien de la province, par les députés canadiens, par le premier ministre de l'Alberta, par le maire d'Edmonton, le congrès de février dernier, pouvait-il ne pas réussir si ses organisateurs étaient à la hauteur de la situation ?

Ils le furent.

Et le congrès obtint un immense succès.

Etudiées avec soin, mieux comprises parce que mieux connues, les questions relatives à l'expansion des Canadiens en Alberta, les questions agricoles, les questions d'établissement, de liberté d'enseignement, de développement de nos paroisses, de transport pour les Canadiens de l'Est qui veulent aller s'établir dans l'Ouest *de leur pays*

retinrent l'attention des congressistes qui s'appliquèrent à trouver à tous ces problèmes les meilleures solutions.

Habitué à la lutte pour la survivance, décidés à défendre tous les droits dont jouissent des Canadiens dans un pays qui est le leur, nos frères de l'Alberta veulent vivre. Ils en ont la ferme volonté. Ils vivront.

Ils savent qu'ils peuvent compter sur l'appui moral, même pécuniaire de leurs frères de l'Est, enrégimentés sous le drapeau de notre société nationale, la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*.

J.-E. LAFORCE,

délégué au congrès d'Edmonton

## Découvrons l'Amérique du Sud

“**W**E have won the war”. Ainsi se vantaient certains Américains “cent pour cent américains”, ou peut-être fraîchement débarqués d'Europe, ou fils d'immigrés. C'était une vantardise, avec une forte dose de vérité. De tous les belligérants, soldats de la dernière heure, sans une conquête territoriale, sans un sou d'indemnité, les Etats-Unis sortaient de la tempête les plus forts, les vrais vainqueurs. Comme l'eau qui fuit un terrain sursaturé et chemine par des voies souterraines, le sang et l'or de l'Europe, ses forces vives semblaient avoir filtré en Amérique. En 1918, le prestige des U.S.A. était immense en Europe. Wilson, prophète au visage glabre et au cerveau nébuleux, apportait une paix durable. Wall Street apportait l'or destiné à réparer les ruines de la guerre.

L'idole de Genève était de plâtre et s'est brisée avec fracas. Adieu, légende de la sagesse politique du Nouveau Monde! Mais la force économique américaine était plus réelle et plus robuste. Même l'Angleterre en a subi l'emprise. La débâcle de Wall Street a marqué un second et plus grave recul de l'impérialisme yankee. L'envie, la fierté nationale des pays, d'ombrageuses susceptibilités, les rancoeurs causées par l'affaire des dettes interalliées ont fait pleuvoir une salive d'injures sur le colosse tombé. Ah! ces experts financiers, ces surhommes, ces parvenus empressés à nous faire la loi, les voilà donc faillibles comme nous, débiles comme nous, impuissants comme nous, encore plus idiots que nous, incapables de gérer leurs propres affaires.

Cinéma yankee, vogue des voitures américaines, prestige de Wall Street, défilé des touristes américains; éclipse générale en Europe. Mais sur notre continent? Il n'y a pas de colosse tombé. Il n'y a qu'un colosse arc-bouté contre le vent, un colosse qui lutte contre la tempête, un colosse toujours redoutable aux yeux des nains qui l'entourent, aux prises comme lui avec une crise aussi meurtrière que le simoun.

Force d'attraction terrible pour un voisin plus petit ayant avec ce géant tant de points de commun: langue, journaux, magazines, théâtre, radio, etc. Les Anglo-Canadiens n'ont pas encore compris comment le français contribue à l'originalité de la nationalité canadienne et assure sa résistance à l'absorption. Les Canadiens français eux-mêmes ne se rendent pas compte à quel point ils subissent dans leurs moeurs, dans leur âme, dans leur héritage de Français et de catholiques, les ravages de l'américanisation.

L'Oncle Sam, mon Oncle, bouche tout l'horizon en Amérique. On ne voit que lui, ses longues jambes, ses longues dents et son long nez dans lequel les vocables anglo-saxons résonnent avec grâce et harmonie. L'univers se devine derrière, mais c'est une toile de fond bien pâlotte et bien floue. Les gens qui ont voyagé le moins savent que, malgré les apparences, les Yankees ne jouent pas dans la civilisation un rôle prépondérant. Nos voisins prennent encore des leçons de l'Europe. Il est impossible de prévoir le jour où l'inverse se produira, où les étudiants européens viendront se perfectionner à Harvard et à Yale. A mesure que les côtes s'éloignent derrière le paquebot, et elles s'éloignent vite, le prestige yankee se rapetisse.

Et l'Amérique du Sud? Combien de gens au Canada en soupçonnent l'existence? Pour la masse des Anglo-Canadiens, infatués de leur race, bornés et fanatiques en Saxons insulaires, l'Amérique latine est un continent inférieur peuplé par un ramassis de sauvages ou de métis, vivant à l'ombre de la superstition chère à l'Espagne de Torquemada, râcleurs de guitares, virtuoses du couteau, sadiques "aficionados" des courses de taureaux. Il y a une couple d'années, le présent secrétaire d'Etat, M. C.-H. Cahan, a rabroué de la belle façon à la Chambre des communes un monsieur qui rayait dédaigneusement l'Amérique méridionale de la carte de la civilisation. Pas civilisés, ces gens-là ? Mais Bogota, capitale d'un petit pays comme la Colombie, possède une bibliothèque comme il n'y en a guère au Canada. Evidemment, Montréal et Toronto sont des

villes plus intellectuelles et plus artistiques que Buenos-Ayres, et combien la vie est plus agréable dans une ville athénienne comme Ottawa que dans un trou comme Rio de Janeiro! Chose incontestable aussi, il se consomme plus de gomme à mâcher, il se lynche plus de nègres, il y a plus de baignoires, d'automobiles, de gratte-ciel, de divorces, de panneaux-réclames, d'appareils radiophoniques, de "joy rides" et de faces de bois dans l'hémisphère nord que dans l'hémisphère sud de notre continent.

J'espère que le voyage de la délégation canadienne à Buenos-Ayres marquera l'ouverture d'échanges non seulement commerciaux mais intellectuels. Pauvres Canadiens français, ne ratons pas une occasion de nous frotter aux Latins, ne fut-ce que pour éviter le ridicule de nous affubler de certains noms trop rutilants pareils aux nègres fiers de leurs chapeaux jaunes, de leurs vestons rouges et de leurs gilets verts. La comparaison blessera notre amour-propre mais j'applaudis à la découverte de l'Amérique du Sud. Il y a là-bas moins de dollars, moins de puissance matérielle, moins d'impérialisme, mais plus de vie européenne, une plus grande douceur de vivre, un amour plus répandu des arts et du beau, un type de femmes plus "femme", une civilisation plus humaine, orientée non vers New-York, mais vers Paris.

Découvrons l'Amérique du Sud, même si l'aventure nous dégoûte de nos escaliers extérieurs, de notre néant en architecture et de nos copies trop fidèles de la laide et orgueilleuse civilisation américaine.

Jules LEDOUX

# BIBLIOGRAPHIE

## La première Missionnaire des Religieuses du Sacré-Coeur

Courte biographie de la Vénérable Philippine Duchesne.

Ame d'élite, elle finit par obtenir de sa supérieure, Mère Barat, l'autorisation depuis si longtemps sollicitée de partir pour les Missions. C'est vers la Louisiane que l'obéissance dirige ses pas. Elle s'y dévoue jusqu'à l'âge avancé de près de quatre-vingt-trois ans. Les trente-neuf maisons que compte actuellement la communauté du Sacré-Coeur dans l'Amérique du Nord sont sorties du germe qu'elle y planta au milieu de souffrances et d'épreuves sans nombre.

Cette brochure que publie *Oeuvre des Tracts*, écrite d'une plume élégante et ferme, inspirera aux âmes de généreuses ardeurs.

Elle se vend 10 sous l'exemplaire, \$6.00 le cent, port en plus, à l'*Action Paroissiale*, 4260 rue de Bordeaux, à Montréal.

## LES CONFERENCES POPULAIRES

## L'ENQUETE DE NOTRE REVUE

REPONSE DE M. N.-A. BELCOURT, sénateur  
Président de l'Association canadienne-  
française d'Education d'Ontario

Ottawa, le 3 avril 1930

Monsieur Alphonse de la Rochelle  
1182, rue Saint-Laurent  
Montréal, Qué.

Cher monsieur de la Rochelle,

A mon retour de vacances passées dans le sud des Etats-Unis, j'ai pris connaissance du projet de "*Conférences populaires*" que la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* a adopté. Dans votre lettre du 7 mars, vous me demandez de lire l'article du président général, M. Guy Vanier, et de vous dire ce que je pense de la forme d'action proposée; sur quelles idées il serait le plus urgent de faire porter la propagande, et les motifs qui déterminent mes préférences. Je n'ai pas d'hésitation à dire que les deux sujets sur lesquels il me paraît surtout utile d'insister sont *le bon langage* et *l'épargne*. Il ne me paraît pas douteux que la pratique constante de l'un et de l'autre par les nôtres contribuerait à leur avancement plus que quoi que ce soit.

L'amélioration du parler français et une connaissance plus générale du parler anglais nous assureraient un très grand avantage et une supériorité très réelle et très fructueuse, pourvu que nous apprenions à les parler convenablement. Je dois ajouter que l'amélioration du bon langage français me paraît plus nécessaire, quoique plus difficile que l'autre.

Le reproche souvent répété que nous parlons une espèce de "patois" doit être attribué à notre négligence, non pas seulement chez le peuple, mais aussi dans la classe instruite; il est même vrai de dire que, généralement, nos gens se sont plutôt étudiés à mal parler notre langue. Certains efforts ont été faits pour corriger ce vice, des Sociétés ont été formées, des tentatives ont été faites dans nos maisons d'éducation pour améliorer notre parler national, mais jamais l'effort a été à la hauteur de la nécessité. On s'est adressé surtout à une partie de la population où le besoin s'en faisait le moins sentir, et l'on a oublié celle où il était le plus nécessaire.

Il est vraiment urgent d'inaugurer une propagande active pour inspirer au peuple le goût et la volonté de parler correctement et de lui fournir les moyens pour y arriver. La première chose à faire, et la plus importante, serait de remplacer dans la conversation les termes anglais par l'expression correcte française. Notre parler français est, il me semble, particulièrement défectueux, parce qu'il fait usage du terme anglais pour désigner presque tous les instruments modernes, dont la création et l'action dépendent surtout de la vapeur, de l'électricité et de leurs multiples applications.

Certes, la tâche de substituer dans l'usage journalier le mot français au mot anglais sera lourde et lente, mais je ne la crois pas impossible.

Un autre défaut, peut-être plus facile à corriger, est notre articulation défectueuse et le manque de culture dans la voix.

Quant aux motifs sur lesquels s'appuie la nécessité de pratiquer l'épargne, il n'est guère nécessaire de les signaler, tellement sont évidents les manquements de nos gens à cet égard, de même que les bienfaits qu'elle apporterait.

Je vous félicite d'avoir inauguré ce mouvement intéressant et je vous souhaite le plus grand succès dans son accomplissement.

Veuillez agréer mes cordiales salutations.

Votre tout dévoué,

N.-A. BELCOURT

---

#### BIBLIOGRAPHIE

## L'Ouvrier en Russie

"Vous souffrez, disent à nos ouvriers les agents du bolchévisme, mais changez de régime, adoptez celui qui est établi en Russie, et votre condition sera considérablement améliorée." Est-il vrai que la situation de l'ouvrier russe soit si heureuse? Voici des statistiques et des faits, puisés aux meilleures sources, avec l'indication de chacune, sur le travail en Russie, sur les salaires, sur le coût de la vie, sur les conditions économiques, religieuses, morales faites au peuple. Il sera facile ensuite d'établir la comparaison avec la situation de l'ouvrier canadien.

Ce document précieux est publié par l'*Oeuvre des Tracts* et se vend 10 sous l'exemplaire, \$6.00 le cent, port en plus, à l'*Action Paroissiale*, 4260, rue de Bordeaux, à Montréal.

---

Alphonse DE LA ROCHELLE, directeur

---

## NOUVEAUTES CANADIENNES

|                                        |                    |        |
|----------------------------------------|--------------------|--------|
| <i>Paru en septembre 1930</i>          |                    |        |
| Papiers de Musique . . . . .           | LEO-POL MORIN      | \$1.50 |
| <i>Paru en octobre 1930.</i>           |                    |        |
| La Ferme des Pins . . . . .            | HARRY BERNARD      | 1.00   |
| <i>Paru en novembre 1930.</i>          |                    |        |
| La Naissance d'Une Race . . . . .      | LIONEL GROULX      | 1.50   |
| <i>Paru en décembre 1930.</i>          |                    |        |
| La Vie en Rêve . . . . .               | LOUIS DANTIN       | 1.00   |
| <i>Paru en janvier 1931.</i>           |                    |        |
| A l'Ombre de l'Orford . . . . .        | ALFRED DES ROCHERS | 1.00   |
| Carquois . . . . .                     | ALBERT PELLETIER   | 1.00   |
| <i>Paru en février 1931.</i>           |                    |        |
| On Vend le Bonheur . . . . .           | JOVETTE-A. BERNIER | 0.75   |
| Blanche d'Haberville . . . . .         | GEORGES MONARQUE   | 1.00   |
| <i>Paru en mars 1931.</i>              |                    |        |
| En Feuilletant Nos Ecrivains . . . . . | SERAPHIN MARION    | 1.00   |
| Moment de Vertige . . . . .            | MAXINE             | 1.00   |
| <i>Paru en avril 1931.</i>             |                    |        |
| Nord-Sud . . . . .                     | LEO-PAUL DESROSIER | 1.00   |
| Vers la Lumière . . . . .              | LIONEL LEVEILLE    | 0.75   |
| <i>Sous presse</i>                     |                    |        |
| Panorama de la Litt. Fr. Moderne . .   | ROBERT RUMILLY     | 1.00   |
| Pour une Doctrine . . . . .            | Edouard Montpetit  | 1.00   |
| Paragraphe . . . . .                   | ALFRED DES ROCHERS | 1.00   |

Librairie D'Action Canadienne-Française, Ltée

ALBERT LEVESQUE, éditeur,

1735, rue Saint-Denis, Montréal



Si vous avez des pièces qui ont besoin de planchers vous pouvez poser par-dessus vos planchers actuels notre planche d'un demi-pouce en bois dur qui est spécialement préparée à cet effet.

Assortiment toujours en mains de:

MERISIER, ERABLE, HETRE et CHENE

CANADA FLOORING COMPANY LIMITED

304, rue Beaumont,

Ville Mont-Royal, P.Q.

Téléphone: Atlantic 7286.

## CRÈME À LA GLACE

pour Réceptions ou pour Desserts

:: elle est toujours appréciée ::

Aujourd'hui nous la livrons paquetée avec de la Dry-Ice (glace sèche), ce qui fait un paquet absolument propre et élimine l'eau salée et les désagréments qui en résultent

**J. Joubert**  
LIMITÉE

ENCOURAGEONS NOS COMPATRIOTES

# ÉCOLE TECHNIQUE

200 RUE SHERBROOKE, OUEST, MONTREAL

Fondée par le Gouvernement de la province de Québec  
Subventionnée par le Gouvernement Provincial et la Cité de Montréal

PRÉPARANT AUX CARRIÈRES INDUSTRIELLES  
COMME EXPERTS, CONTREMAÎTRES, CHEFS D'ATELIERS  
IMPRIMEURS, ETC.

## COURS DU JOUR

**Cours technique.** — Trois années d'études. Enseignement théorique et manuel. Laboratoires et ateliers des mieux outillés. Bourses d'études aux élèves méritants et peu fortunés.

**Cours des métiers.** — S'adressant aux jeunes gens qui n'ont pas eu l'avantage de finir leurs études primaires, mais qui désirent se préparer à l'exercice d'un métier.

**Cours d'apprentissage.** — Ces cours sont organisés selon les besoins locaux, en collaboration avec l'Indus-

trie, de façon à permettre aux apprentis qui travaillent régulièrement sous un patron, de venir à l'École chercher les connaissances théoriques et appliquées qu'il leur serait impossible d'acquérir au cours ordinaire de leurs occupations.

**Cours spéciaux d'Automobile.** — Cours complet de mécanique et d'électricité d'automobile préparant à l'obtention de la licence de *mécaniciens en véhicules moteurs* délivrée par le Gouvernement de la Province de Québec.

## COURS DU SOIR

**Cours libres.** — Mathématiques appliquées. Dessin industriel, Electricité théorique et pratique (laboratoires et ateliers), Chimie industrielle, Peinture en bâtiment, (intérieur et extérieur), Plomberie sanitaire et chau-

fage, Etude des plans, Estimations en construction, Tracé en construction, Modelage, Menuiserie, Ebénisterie, Ajustage, Soudure autogène, Forge, Fonderie, Chaudière à vapeur, Automobile, Imprimerie (composition, presses).

Les élèves ayant terminé leur cours primaire et qui seraient désireux de se créer une carrière honorable et payante, ont intérêt à venir nous consulter. Nous leur montrerons comment arriver rapidement et sûrement au succès.

PROSPECTUS SUR DEMANDE



*N. B. — Invitation spéciale est faite aux instituteurs, de venir visiter nos ateliers avec leurs élèves: ils seront toujours les bienvenus.*

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER AU SECRÉTARIAT: TÉL. HA. 2595

Annonce composée à l'atelier de typographie de l'École

RESTONS MAÎTRES DE NOS INSTITUTIONS



## CAISSE

*TOUS se préoccupent de savoir gagner: bien peu, de savoir dépenser. Il y a pourtant une science de la dépense. C'est elle qui enseigne de garantir sa subsistance par la rente viagère. Si tout le monde avait voulu l'apprendre, nos refusés n'auraient pas à refuser nombre de gueux.*



CAISSE  
NATIONALE  
D'ÉCONOMIE

55, rue St-Jacques O.  
Montréal



## FIDUCIE

*LES trois - quarts des pères de famille ne laissent que des assurances. Est-ce suffisant? Non: ces épargnes ne sont pas assez protégées. Vous voulez qu'elles profitent aux vôtres, exclusivement, n'est-ce pas? Alors il n'y a que la Fiducie qui puisse vous donner cette exceptionnelle garantie.*



SOCIÉTÉ  
NATIONALE  
DE FIDUCIE

55, rue St-Jacques O.  
Montréal

**COMITES PERMANENTS**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL**  
1930-1931

---

**COMITE DE REGIE ET DE PLACEMENT DE LA CAISSE  
NATIONALE D'ECONOMIE ET DE LA CAISSE  
DE REMBOURSEMENT**

*Président:* M. Guy VANIER

*Secrétaire-trésorier:* M. J.-Albert BARITEAU

*Membres:* MM. Aimé PARENT, J.-Ovila MOQUIN, Alphonse PHANEUF

---

**COMMISSION ADMINISTRATIVE DU  
MONUMENT NATIONAL**

*Président:* M. Ernest-J. BROSSARD

*Membres:* MM. Guy VANIER, J.-Albert BARITEAU, J.-A. BERNIER,  
Louis POULIOT.

---

**COMMISSION D'ETUDE**

*Président:* M. V.-Elzéar BEAUPRE

*Membres:* MM. Olivier MAURALT, p.s.s., Ernest-J. BROSSARD,  
J.-Alfred BERNIER, Alphonse PHANEUF, Maurice  
TESSIER.

---

**COMITE DES COURS ET PUBLICATIONS**

*Président:* M. Alphonse PHANEUF

*Membres:* MM. V.-Elzéar BEAUPRE, J.-Albert BARITEAU, J.-Ovila  
MOQUIN, Louis POULIOT, Maurice TESSIER.

---

**CONSEIL D'ADMINISTRATION  
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE FIDUCIE**

*Président:* M. Victor MORIN

*1er vice-président:* M. Guy VANIER, c.r.

*2e vice-président:* M. J.-Victorien DESAULNIERS

*Membres:* MM. Charles LAURENDEAU, V.-Elzéar BEAUPRE, Justi-  
nien PELLETIER, Aimé PARENT, Ernest-J. BROS-  
SARD, Dr Hector CYPHOT.

*Directeur-gérant:* M. J.-Victorien DESAULNIERS

---

**CONSEIL D'ADMINISTRATION  
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE COLONISATION**

*Président:* M. Jules de SERRES

*Vice-président:* M. Rodolphe LANGEVIN

*Secrétaire:* H. Henry L.-AUGER

*Membres:* MM. V.-Elzéar BEAUPRE, gérant, Oscar GATINEAU, Al-  
phonse HARDY, L.-M. CORNELIER, J.-Ovila MOQUIN,  
Louis POULIOT.

**COMPLIMENTS**  
**DE LA**  
**BRASSERIE DOW**  
**ET DE LA**  
**BRASSERIE DAWES**

**"NATIONAL BREWERIES LIMITED"**